

A painting of a woman in a dark, high-collared dress sitting on a large rock. She is holding a rifle and has a thoughtful expression. A dog is sitting next to her. In the background, there is a chateau and a landscape with a river and trees.

LAURE HILLERIN

LA DUCHESSE DE BERRY

*L'oiseau rebelle
des Bourbons*

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la publication

LA DUCHESSE DE BERRY

Auteur de plusieurs
ouvrages (notamment

On ne prête qu'aux riches,

Albin Michel, 2001,

et *Le Tiroir indiscret*,

Mercurie de France, 2005),

Laure Hillerin est journaliste.

Tempêtes, révolutions, assassinat, enfant posthume, exil, conspirations, chevauchées nocturnes, trahison, geôle, amours interdites, mariage secret, fêtes vénitienes... L'existence de Marie-Caroline de Bourbon-Sicile, duchesse de Berry (1798-1870) réunit tous les ingrédients d'un drame romantique digne d'Alexandre Dumas – dont elle fut à deux reprises l'inspiratrice. Cette Bourbon pas comme les autres fut l'une des figures les plus célèbres du XIX^e siècle, par son audace et l'espoir dynastique qu'elle incarnait : son fils, le comte de Chambord, aurait régné sous le nom de Henri V, si Louis-Philippe n'avait pris le pouvoir en 1830 et contraint les Bourbons à l'exil.

En s'appuyant sur un rigoureux travail de recherche et sur des sources jamais explorées à ce jour, Laure Hillerin (dont la trisaïeule fut l'amie d'enfance de la duchesse de Berry) brosse un portrait grandeur nature de cette femme qui fit rêver Balzac et Chateaubriand. Du château de Rosny au palais Vendramin à Venise, en passant par le Bocage vendéen ; de la sauvagonne élevée sans contraintes dans le cadre pittoresque de la cour des Deux-Siciles jusqu'à l'aïeule qui s'éteint en Autriche au milieu de sa nombreuse progéniture ; de la rebelle traquée par la police de Louis-Philippe jusqu'à la mère de Henri V, éloignée de son fils par sa propre famille, l'auteur nous fait pénétrer dans l'intimité d'une femme hors du commun, en avance sur son époque à bien des égards. Une femme généreuse, mécène, bâtisseuse et amie des arts. Une femme libre, naturelle et sans préjugés dans une époque corsetée. Un tempérament passionné et subversif qui, toute sa vie, n'a cessé de provoquer le destin, braver les interdits et bousculer les convenances.

La Duchesse de Berry

Laure Hillerin

La Duchesse de Berry

L'oiseau rebelle des Bourbons

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2010
ISBN : 978-2-0812-2880-1

Pour Axel

« Il y a dans son caractère quelque chose d'original, de bizarre et d'entraînant qui la fera vivre ; l'avenir la prendra à gré, en dépit des personnes correctes et des sages couards. »

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*.

Avant-propos

Marie-Caroline de Bourbon-Sicile, duchesse de Berry, fut sans doute, durant les quinze années qu'elle vécut en France, la femme la plus populaire du pays. Depuis son arrivée à Marseille en 1816 jusqu'à son exil définitif en 1833, elle fit régulièrement la « une » des gazettes, mobilisa pour sa cause la plus grande plume – Chateaubriand – et le plus brillant avocat – Berryer – de son époque, enflamma l'imagination d'Alexandre Dumas, de Victor Hugo, de Balzac. Romantique et romanesque, mécène et amie des arts, libre et douée pour le bonheur dans une société prude et corsetée ; insouciante et généreuse jusqu'à la prodigalité dans une époque calculatrice ; légère, spontanée et totalement indifférente au qu'en-dira-t-on au sein d'une cour dévote et pudibonde, elle était surtout une femme d'une étonnante modernité et une personnalité profondément subversive pour son milieu. Adulée par les uns, vilipendée par les autres, elle ne laissa personne indifférent. Sa popularité se prolongea bien après sa mort, durant toute la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e qui vit fleurir de nombreuses biographies, souvent plus proches de l'hagiographie que du travail d'historien.

Mais qui s'en souvient aujourd'hui ? Utilisée comme porte-drapeau d'une cause perdue, d'un combat d'arrière-garde, la duchesse de Berry a sombré dans l'oubli. Parce qu'elle était la belle-fille de Charles X qui enterra la monarchie par son aveuglement, et la mère du comte de Chambord qui n'eut pas le courage

de relever le défi d'une indispensable évolution ; parce qu'elle était l'icône d'un parti ultra prisonnier d'un passé révolu, elle a été reléguée au rang des réactionnaires qui avaient raté le train de l'Histoire.

Or, celle que ses hagiographes nommaient avec déférence « l'auguste mère d'Henri V » n'avait rien d'auguste, et n'eut jamais le droit de jouer son rôle de mère auprès d'Henri. Bien au contraire, elle ne cessa de semer le trouble et d'apporter la contradiction à la cour. Admonestée par la duchesse d'Angoulême, tancée en public par Louis XVIII, traitée par Charles X comme une enfant insupportable, puis comme une ennemie après la conclusion de son aventure vendéenne, interdite de séjour auprès de ses enfants élevés par la cour en exil, taxée d' « inconvenance » par les légitimistes comme par les orléanistes, Marie-Caroline – ou plutôt Caroline, seul prénom en vigueur auprès de ses proches – a nargué toute sa vie l'ordre établi, celui de la Restauration comme celui de la monarchie de Juillet.

La duchesse de Berry a traversé notre histoire d'un pied léger, qui n'a guère laissé de traces d'un point de vue politique. Elle mourut en Autriche en 1870, avant de voir son fils décevoir tous les espoirs qu'elle avait placés en lui. L'œuvre de sa jeunesse, le domaine de Rosny, a été pratiquement effacée – les collections dispersées, la fabuleuse bibliothèque démembrée, le château pillé et en partie brûlé... Pourtant, Caroline reste extraordinairement vivante, comme en témoigne la passion qu'elle suscite encore auprès de collectionneurs fervents. Raymond Jeanvrot, mort en 1966, a légué au musée des Arts décoratifs de Bordeaux une impressionnante collection de dix-huit mille pièces. Plus près de nous, Hubert Guerrand-Hermès se souvient d'être tombé amoureux d'un tableau, et avoue : « Ce fut le début d'une vraie passion, et elle ne me quitte plus¹. » Ses adorateurs s'arrachent encore aujourd'hui les souvenirs proposés en vente publique. La remarquable exposition « Entre cour et jardin », organisée en 2007 au château de Sceaux à l'initiative de Patrick Guibal, témoigne de cette ferveur. Pourquoi tant d'amoureux posthumes ? Nostalgie de ceux qui cherchent, dans un monde tout entier voué aux intérêts matériels, « cette fleur de courtoisie, ce parfum de royauté, cette majestueuse bienveillance, qui tombaient de l'arbre

monarchique et que nous ne reverrons plus² » ? Ou séduction d'une personnalité attachante, dont on savoure l'intimité en secret ? La réponse est peut-être donnée par Chateaubriand : « Il y a dans son caractère quelque chose d'original, de bizarre et d'entraînant qui la fera vivre ; l'avenir la prendra à gré, en dépit des personnes correctes et des sages couards [...]. Là, du moins, dans ce cœur, est de la jeunesse, de la vie³. »

La vie de Madame, duchesse de Berry, a inspiré par le passé de nombreux historiens. Elle a été beaucoup utilisée à des fins partisans, et trop souvent caricaturée. Mais aucun de ses biographes, même parmi les plus récents, n'a, jusqu'à ce jour, restitué le personnage dans toute son épaisseur.

Je pense que ce n'est pas par hasard que je me suis réveillée un matin face à une évidence : mon prochain livre serait consacré à Caroline. La graine avait dû sommeiller longtemps au tréfonds de ma conscience, depuis ma petite enfance : ma mère, en effet, était l'arrière-arrière-petite-fille de Suzette, amie d'enfance de la duchesse, sa confidente et sa compagne des derniers jours. Elle tenait de cette aïeule de nombreux souvenirs de Madame. Et ses origines vendéennes étaient pour elle une raison de plus de chérir cette héroïne, dont la légende a bercé ma jeunesse. À l'occasion d'une exposition organisée à Nantes, pour laquelle elle avait prêté ses trésors, ma mère avait fait la connaissance de Raymond Jeanvrot, qui venait régulièrement lui rendre visite lors de ses passages à Paris. Les noms et les mots volaient alors au-dessus de ma tête : Marie-Caroline, Charles, Amy Brown, Louvel, « l'enfant du miracle », Louis XVIII, Charles X, la duchesse d'Angoulême, les demoiselles du Guigny, la cachette derrière la cheminée, l'infâme Deutz, Guibourg, Blaye, Lucchesi-Palli... Tout cela me laissait, à la vérité, passablement indifférente. Mais j'aimais la passion qui s'emparait de ma mère lorsqu'elle prenait avec feu la défense de la duchesse face aux taquineries de mon père. Et j'avais dévoré *Les Louves de Machecoul* d'Alexandre Dumas, merveilleux roman inspiré de l'épopée vendéenne. Je côtoyais donc Caroline depuis toujours, comme ces familiers qu'on croit connaître si bien qu'on se dispense de chercher à les comprendre vraiment.

Il me restait à faire véritablement sa connaissance, et c'est à quoi je me suis attelée. « Le hasard, disait Pasteur, ne favorise que les esprits préparés. » La patience, l'obstination, la chance ont favorisé mes recherches. J'ai eu le bonheur de voir s'ouvrir pour moi des archives privées qui n'avaient jamais été révélées au grand jour, et des documents introuvables même en bibliothèque. J'ai retrouvé dans les malles familiales une correspondance dont on avait perdu la trace. J'ai rencontré des « amoureux posthumes » de la duchesse qui m'ont encouragée et orientée dans ma quête. J'ai mis mes pas dans les siens, de la triste carcasse désertée du château de Rosny à la lugubre maison de la citadelle de Blaye. J'ai exploré systématiquement les Archives nationales, pourtant déjà largement « labourées », et exhumé des documents jamais utilisés à ce jour. J'ai visité inlassablement les mémorialistes, journaux et revues de l'époque, qui n'avaient pas encore été, sur ce sujet, exploités à leur juste valeur. Ces sources multiples m'ont permis de retracer de façon à la fois très fidèle et vivante la vie privée et publique de la duchesse de Berry, ses « aventures », ainsi que le contexte quotidien et politique de l'époque. À la différence de la plupart des biographes, qui se sont intéressés essentiellement aux années vécues en France par la duchesse de Berry, j'ai pu ainsi appréhender le personnage dans sa globalité, depuis l'enfance sicilienne, qui nous livre des clés nouvelles pour comprendre un destin si singulier, jusqu'aux années autrichiennes, sans doute moins brillantes, mais passionnantes, en particulier parce qu'elles nous permettent de comprendre les véritables raisons qui ont conduit le comte de Chambord à renoncer au trône de France.

Au-delà des faits, des dates et des considérations politiques, je me suis attachée à faire revivre Caroline et son entourage dans leur dimension humaine, intime et familiale, en dévoilant des aspects méconnus de sa personnalité et élucidant au passage un « mystère » qui a suscité dans le passé d'interminables controverses.

La passion ne nuit pas à l'impartialité et à la rigueur de l'historien, ni la liberté d'esprit. On me pardonnera donc de m'être affranchie du climat de « révérence » qui prévaut si souvent lorsqu'on traite de la monarchie et des altesses royales. Ce qui m'intéressait, derrière l'image convenue de la jolie écervelée, de

l'aventurière romantique et romanesque relayée hâtivement par nombre d'historiens, c'était la vérité intérieure du personnage, les secrets ressorts de son destin, énigme perpétuelle livrée à la sagacité du monde. C'était la petite fille d'une blondeur surnaturelle, qui poussait à sa guise sous le soleil de Palerme et de Naples. C'était l'adolescente approximative livrée à la cour de France, soudainement métamorphosée en femme comblée par les charmes puissants d'un époux doué pour le bonheur. C'était l'épouse hagarde éclaboussée du sang de son mari qui renaissait à elle-même dans la douleur au cours d'une sanglante nuit de carnaval, dans le foyer de l'Opéra. Puis la jeune accouchée, toute pudeur envolée et chemise retroussée, exhibant son anatomie aux grenadiers médusés. C'était la Dame de Rosny, amie des arts et de la nature, souveraine épanouie d'un petit royaume à sa mesure. C'était l'intrépide et inconscient Petit-Pierre, dormant dans les fossés humides du Bocage vendéen. C'était l'amoureuse clandestine et son mystérieux amant. C'était la femme humiliée, la recluse de Blaye obligée une nouvelle fois d'accoucher en public afin que nul n'ignore le fruit de son péché. La magicienne faisant surgir de son chapeau un mari et un père pour son enfant. La princesse reconvertie en bourgeoise sicilienne, la mère blessée luttant avec une indomptable énergie pour préserver le lien avec ses royaux enfants, la *mamma* couverte de progéniture, la femme heureuse, généreuse et prodigue, semant sans compter le bonheur autour d'elle. Enfin, la petite vieille en noir, presque aveugle, incapable de résignation, qui jette les derniers feux de sa colère dans la grande indifférence de l'hiver autrichien. Bref, les multiples visages, l'itinéraire contrasté d'une femme spontanée et généreuse, oscillant entre la tragédie et la farce, l'épopée et le vaudeville, l'Ancien Régime et la modernité, dans une France et une Europe en pleine évolution. Voilà celle que j'ai cherché à ressusciter.

I

L'INNOCENCE

Des Bourbons exotiques

Tous les marins le savent : les plus violentes tempêtes se rencontrent en Méditerranée. Celle qui se déchaîne en cette nuit du 23 décembre 1798 a de quoi terrifier l'officier le plus expérimenté. C'est bien le sentiment de l'amiral Nelson, à la barre du *Vanguard*. Décidément, l'effroyable bataille d'Aboukir, qu'il a remportée contre Bonaparte six mois auparavant, à bord de ce même navire amiral, n'était pas pire que la mission dont il s'est chargé : convoyer vers Palerme la famille royale de Naples et toute sa suite, fuyant l'arrivée des troupes françaises dans le pays où elle règne depuis trente ans¹.

Le 21 décembre à neuf heures du soir, ils ont quitté le palais en grand secret. Ils ne partent pas seuls : protégés par le *Vanguard* aux soixante-quatorze canons, par un navire de guerre portugais et par la frégate *Archimède*, une vingtaine de bâtiments marchands emportent dans leurs flancs la cour et les émigrés français avec tous leurs biens, sans oublier la meute de chiens de chasse du roi. Il a fallu deux jours pour mettre en ordre de marche cette flotte disparate, qui a pris le large au plus fort de la tempête. Des paquets de mer s'abattent sur le pont ; les voiles de coton éclatent sous les rafales. Dans le ventre de ce navire qui se cabre et craque de toute sa membrure sont réunis le roi Ferdinand IV de Naples et son épouse Marie-Caroline d'Autriche, leurs enfants, et leur unique petite-fille. Née il y a deux mois à peine, le 5 novembre, elle est prénommée Marie-Caroline, comme sa

grand-mère – mais pour ses proches, elle sera toujours « Caroline ». Elle est venue au monde sous le signe de la tempête : déjà, le jour de sa naissance, un cyclone dévastateur a traversé en une heure la ville de Naples et les campagnes voisines...

La fuite peu glorieuse de la famille royale devant les troupes républicaines du général Championnet a été décidée par la reine Marie-Caroline² : elle hait la France révolutionnaire depuis que sa sœur Marie-Antoinette a été guillotinée, cinq ans plus tôt, c'est pourquoi elle s'est engagée bien légèrement dans une guerre contre les Français. Sa hantise, à présent, est de subir le même sort que sa sœur.

Cette fuite a été organisée de main de maître par la belle Lady Hamilton, sulfureuse épouse de l'ambassadeur d'Angleterre et maîtresse de Horatio Nelson. Celle-ci bénéficie de la confiance absolue de son « adorable reine infortunée », qui a confié à sa garde le trésor royal – deux millions et demi de livres en argenterie, diamants, pièces d'or et d'argent. Cette femme est pleine de ressources : quelques jours plus tôt, grâce à un vieux serviteur qui connaît les moindres recoins du palais, elle a retrouvé un souterrain débouchant sur le quai de l'Arsenal. C'est par ce passage providentiel que, durant six nuits d'affilée, le trésor a été acheminé, dans le plus grand secret, jusqu'aux chaloupes, puis embarqué sur le *Vanguard*. Afin de ne pas alerter les fidèles sujets au sang chaud qui verraient d'un mauvais œil la fuite de leurs chers souverains, elle a élaboré un scénario digne d'un roman de cape et d'épée. Le roi et la reine se sont rendus en grand arroi à la réception donnée par le représentant du Grand Turc en l'honneur de la victoire d'Aboukir. À la faveur de la cohue, sur un signe de Lady Hamilton, ils ont quitté la fête, laissant leurs voitures bien en vue devant la résidence des Ottomans. Comme des voleurs, ils se sont glissés par les ruelles sombres jusqu'au palais royal, où les attendaient leurs enfants. Deux encombrantes vieilles demoiselles, flanquées de six domestiques, étaient également de la partie : Mesdames Adélaïde et Victoire, les filles de Louis XV. Deux ombres survivantes de la Révolution française, qui ont fui Paris après les journées d'octobre 1789 et se sont réfugiées à Naples.

Muets d'effroi, les fuyards chaudement emmitoufflés ont suivi docilement l'impétueuse lady à travers l'étroit boyau aux relents de vieille cave. Le chemin, parcouru à la lueur d'un maigre flambeau, leur a paru interminable, ponctué d'envols de chauves-souris et de frôlements de toiles d'araignées. Ils ont été accueillis à la sortie par un Nelson passablement bourru et peu enclin aux ronds de jambe. L'embarquement dans les chaloupes, par une mer démontée, a été périlleux, et l'accostage du navire plus terrifiant encore. La famille royale a pris ses quartiers dans les cabines des officiers ; les autres passagers – Sir John Acton, chef de la diplomatie napolitaine et favori de la reine, le prince Esterhazy, Lord et Lady Hamilton, le confesseur du roi, son garde-chasse en chef, les cuisiniers et les domestiques – se sont casés comme ils ont pu.

Pendant quarante-huit heures, la flotte reste en rade, assaillie par une multitude de barques porteuses de candidats au départ, émigrés français et commerçants anglais encombrés de toutes leurs marchandises que Nelson fera jeter à la mer. Deux jours de cauchemar pour les passagers, déjà en proie à l'agonie du mal de mer dans le navire qui tire sur ses ancres. Mais quand Nelson, jugeant les vents favorables, donne enfin l'ordre d'appareiller, le cauchemar se transforme en épouvante. Sur le pont, Horatio et son équipage mènent un combat désespéré. L'amiral s'est fait attacher à la barre du *Vanguard* pour mieux le piloter, de son unique bras gauche³. La grand-vergue s'est abattue, le vaisseau a pris une gîte inquiétante, et l'on s'apprête à couper le grand mât.

À l'intérieur, Mesdames méritent plus que jamais les surnoms de Loque et de Chiffé dont les avait affublées Louis XVI. Leur teint naturellement jaune a viré au vert, et elles n'ont plus de bile à expulser de leur estomac. Elles gisent sur leurs couchettes souillées, se demandant si cela valait vraiment la peine d'avoir échappé à l'échafaud pour subir un pareil supplice. Lord Hamilton, un pistolet chargé dans chaque main, songe au suicide pour éviter la noyade. Le prince Esterhazy se prépare à sa dernière heure en jetant à l'eau sa tabatière ornée de l'effigie de sa maîtresse nue. Le roi jure comme un païen, et se confesse entre deux blasphèmes. La famille royale, à genoux, récite des rosaires. La nourrice allaite la petite fille blonde et rose, pour le plus grand

dégoût de Sir John Acton⁴. C'est sans doute la moins à plaindre, elle qui s'est endormie, repue, sur le sein protecteur. Elle ne le sait pas encore, mais elle est destinée à traverser les eaux bien souvent.

Caroline appartient à la dynastie des Bourbons de Naples, qui gouvernent les royaumes de Naples et de Sicile depuis Philippe V d'Espagne. Elle est née au sein d'une famille haute en couleur, une véritable tribu dominée par deux figures emblématiques.

Le grand-père : Ferdinand IV⁵ de Naples, surnommé « Nasone » en raison de son formidable appendice bourbonien était, selon son épouse, « un sympathique bouffon » – « *Er ist ein recht guter Narr* ». Grand et maigre – 1,95 m – d'une laideur pittoresque, les cheveux longs attachés en natte⁶, les mains calleuses et souvent sales, plus préoccupé de chasse, de chevaux, de pêche et d'agriculture que de politique. Un Napolitain pur jus, qui préférait le patois à toute autre langue, descendait de son carrosse pour s'agenouiller dans la rue quand il croisait le saint sacrement, et ne partait jamais à la chasse sans arborer à sa boutonnière une patte de héron – précieuse amulette contre le Munaciello, ce méchant farfadet. Il n'hésitait pas à se mêler à ses sujets pour danser la tarentelle, tirer les filets et marchander son poisson sur le port, au retour de la pêche. Aussi était-il adoré des *lazzarone* – adoration teintée de mépris, qui ne lui épargnait pas les quolibets... D'une culture limitée au strict minimum – il savait quand même que le diable était noir et les anges, blancs –, ce roi fruste et truculent aimait les jeux burlesques et les farces épicées. Il ne supportait pas d'ouvrir un livre ou de tracer une ligne, au point qu'il faisait apposer au bas des documents officiels une griffe en guise de signature. Quant à gouverner, il préférait en laisser le soin à son épouse, qu'il appelait « ma maîtresse », car elle lui avait quasiment appris à lire et écrire.

Marie-Caroline Charlotte d'Autriche – la grand-mère de Caroline – était la treizième des seize enfants de la grande Marie-Thérèse de Habsbourg, et donc la sœur de Marie-Antoinette, sa cadette de trois ans, dont elle avait été inséparable dans son enfance. Curieusement, elle était la troisième enfant à porter ce prénom, attribué avant elle à deux fillettes mortes en bas âge. Éternelle remplaçante, elle avait épousé Ferdinand à seize ans,

Mise en page par Méta-systems
Roubaix (59100)

N° d'édition : L.01EHBN000302.N001
Dépôt légal : mai 2010